

Théâtre : pièce en 4 actes de Jean-Charles COUGNY

**Journal d'un homme
de lettres
Ou
L'Arroux tourne.**

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Présentation :

Pierre-Félix Gribougnac est un petit écrivain de province qui n'a été édité qu'une fois, il y a dix ans par l'éditeur Pingré. Marie-Paule, sa femme ne croit pas du tout en son talent. Or, un producteur de cinéma, Tapar débarque, lui y croit et veut faire un film à partir d'un de ses romans. Bien entendu Pingré va flairer l'affaire... Tout s'accélère au moment où Anaïs, une jeune auteure très sexy rencontrée lors d'un salon du livre, s'invite chez l'écrivain pour recevoir ses conseils...

Les personnages :

Pierre-Félix Gribougnac : Petit écrivain régional et fonctionnaire à l'Education Nationale, la cinquantaine.

Marie-Paule : Femme de l'écrivain, autoritaire, BCBG, ne croit pas au talent de son mari. Même âge.

Pingré : Editeur régional, radin, pingre, chafouin, opportuniste.

Juliette : Secrétaire des éditions Pingré, lunettes, toujours en tailleur un peu démodée, vieillotte. Assez possessive avec son patron.

Tapar : Bernie Tapar, producteur dans l'audiovisuel, veut faire un film à partir d'un roman de Gribougnac. Beau parleur, Don Juan, très pressé.

Anaïs : Jeune femme, très sexy qui se lance dans l'écriture malgré son QI assez bas (blonde !) et qui est prête à tout pour être éditée et devenir célèbre.

De Brok : Architecte d'intérieur invité par Marie-Paule pour refaire celui de la maison de l'écrivain. (Peut-être un homme ou une femme).

ACTE I (Chez l'éditeur)

Scène 1

Dans son bureau Pingré est avachi dans son fauteuil. Cinq manuscrits sont empilés sur son bureau, il en lit un sixième en ricanant d'un rire étouffé...

Pingré : Ah ! Ah ! Ah ! Ah !!! Mademoiselle Juliette ! Mademoiselle Juliette ! Venez vite !

Juliette (*arrivant de son bureau*) : Qu'est-ce qui vous arrive ?

Pingré : Ecoutez-moi ça : (*il lit un extrait du manuscrit*) « La très sculpturale Laura ouvrit les yeux, puis les volets et découvrit pleine d'émotion contenue, un paysage d'une beauté et d'une pureté si intense qu'elle eu le temps d'un frisson- je pense qu'elle a voulu dire un frisson- le sentiment qu'elle vivait une seconde naissance. Derrière elle, dans le grand lit, Marcel ronflait comme un goret... » Mon dieu ! Les bras m'en tombent ! (*Il mime... puis s'énerve*) Est-ce possible d'écrire des âneries pareilles ?

Juliette : Et surtout d'osez nous les envoyer ?

Pingré (*se prenant la tête*) : Et penser qu'un éditeur puisse publier ça ! Victor Hugo et Maupassant peuvent dormir tranquilles. Ils ne sont pas prêts d'être remplacés.

Juliette : Comme vous avez raison !

Pingré : Même Poulidor ou...Giscard écrivent mieux que ça !

Juliette : D'ailleurs Giscard est à l'Académie Française !

Pingré : Vous êtes sûre ? Quelle misère ! Virez moi tous ces manuscrits ! Allez ! Poubelle ! Enfin vous savez ce que ça veut dire...

Juliette (*s'emparant de la pile de manuscrits*) : Oui ! Comme d'habitude. Je les mets avec ceux qui attendent le pilon et j'envoie une petite lettre du genre (*avec ironie*) : « Cher auteur. Nous vous remercions de la confiance que vous nous avez manifestée en nous envoyant votre dernier manuscrit. Celui-ci possède de nombreuses qualités autant au niveau du style que de l'intrigue. Hélas, le domaine de l'édition traverse une période délicate et nous oblige à être très sélectif...ou...votre œuvre ne rentre pas exactement dans notre ligne éditoriale actuelle... »

Pingré : Oui, c'est ça ! Et ... « Si vous voulez récupérer votre PRECIEUX manuscrit, vous avez deux mois pour nous faire parvenir une enveloppe suffisamment affranchie à votre nom et adresse.... »

Juliette : « Au-delà de ce délai, nous serons dans l'obligation de le détruire ». Snif !

Pingré : En général, ils ne le réclament pas. Ils n'osent pas.

Juliette : Ils sont trop vexés.

Pingré : Ou bien, ils espèrent qu'on changera d'avis, qu'on s'apercevra subitement de notre erreur... Les pauvres ! Si au moins ça pouvait les empêcher de nous envoyer leur prochain manuscrit !

Juliette : Et mettre un terme définitif à leur production littéraire...Vous n'avez pas oublié votre rendez-vous de ce matin ?

Pingré : Ah oui ! Ce fameux producteur qui demande à me voir. Comment il s'appelle déjà ?

Juliette : Tapar. Bernie Tapar, producteur dans l'audiovisuel. Peut-être quelqu'un qui a trouvé parmi nos publications un sujet de film ?

Pingré : J'ai un peu de mal à le croire, je vous l'avoue...mais la production cinématographique est si pauvre, elle aussi !

Juliette : Tiens, j'entends quelqu'un. Ce doit être lui.

On sonne...

Scène 2

Pingré : Faites-le entrer !

Tapar : Ah ! Bonjour ! Monsieur Pingré, je suppose ?

Pingré : C'est moi. Bonjour monsieur. Juliette, ma secrétaire. *(Juliette le salue et retourne dans son bureau)*

Tapar : Ah ! J'ai eu du mal à vous trouver. Votre boutique ne paie pas de mine...extérieurement. Intérieurement...

Pingré : C'est sûr. Mais l'habit ne fait pas le moine ; l'essentiel, c'est la qualité de ce que nous publions. Nous avons dans notre catalogue quelques trésors...

Tapar : Je n'en doute pas. Ah ! Je ne me suis pas présenté. Désolé ! Tapar, Bernie Tapar de Tapar Productions, entreprise de production d'œuvres pour l'audio-visuel : cinéma, télévision, documentaires pédagogiques...même théâtre éventuellement. Notre palette est très large.

Pingré : Très bien !

Tapar : Vous savez, il est de bon ton de dire « il ne faut pas mélanger l'argent et la culture ». C'est facile à dire. Mais la réalité est tout autre. Sans argent, pas de culture. A part quelques œuvres personnelles comme celle que dessinaient nos ancêtres sur les parois de leurs grottes et qui n'auront leurs heures de gloires que plusieurs milliers d'années plus tard.

Pingré *(un peu surpris)* : Oui...et alors ? Vous pouvez vous assoir.

Tapar *(s'asseyant)* : Alors ? Aujourd'hui les artistes sont impatients, ils veulent la gloire tout de suite. Et les consommateurs veulent profiter de leurs créations immédiatement. Le temps s'accélère. La consommation appelle la production et réciproquement. Mais pour que cela fonctionne dans notre société moderne, il faut un carburant qui s'appelle l'argent. Et c'est pour cela que nous les producteurs nous nous activons dans l'ombre. Peu de gloire pour nous ; si un film marche c'est grâce au réalisateur ou aux acteurs et s'il ne marche pas, c'est de notre faute, par ce que nous n'avons mis les moyens en face et c'est nous qui en payons les pots cassés. Nous sommes les boucs émissaires...

Pingré : Oui. Mais pourquoi me raconter tout ça ?

Tapar : Ah ! Voilà ! J'y viens. Figurez-vous qu'il y a deux ans de cela, je rentrais à Paris après quelques jours de repos bien mérité dans ma villa de St Paul de Vence. Comme il était tard et que mon chauffeur commençait à montrer quelques signes de fatigue, nous sommes sortis de l'autoroute et nous avons diné à Saulieu dans un restaurant...très sympa...où nous avons mangé...pour cher...mais très bien. Comme Hercule, mon chauffeur, avait beaucoup apprécié le vin du pays, nous avons dormi sur place...

Pingré : Bien dormi ?

Tapar : Bof ! Je ne m'en souviens pas...Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! Toujours est-il que juste avant partir le lendemain matin, je fais quelques pas dans cette belle cité bourguignonne, je passe devant une agence immobilière et là je tombe en extase - ce n'est pas exagéré - devant une annonce pour une ferme rénovée avec quelques hectares autour, en bordure de rivière. Un quart d'heure plus tard, je repartais pour la capitale, propriétaire d'une ferme en plein cœur du Morvan...

Pingré : Sans l'avoir visitée ?

Tapar : Oui. Pourquoi ? Pour le prix, je n'en risquais pas grand-chose. Et puis c'était quelques jours avant l'anniversaire de ma femme, je sais qu'elle adore la campagne...à trois heures de Paris... C'était l'occasion rêvée, non ?

Pingré : Sans doute. Et alors, le rapport avec nous ?

Tapar : J'y viens ! J'y viens ! Donc, depuis deux ans je possède cette propriété...c'est marrant d'ailleurs, parce qu'avant ça, je ne connaissais pas le Morvan. J'aurais été incapable de le situer sur une carte.

Pingré : A ce point ?

Tapar : Ben oui...Où j'en étais ? Ah, oui. Donc depuis ce jour, je viens au moins deux fois par ans y passer quelques jours. On est en plein travaux. Donna, ma femme, a voulu une piscine. Quelle idée !

Pingré : C'est sûr ! Quelle idée ! Elle écrit votre femme ?

Tapar : Oui, à sa mère de temps en temps... Pourquoi vous me demandez ça ?

Pingré : Parce que j'essaie de comprendre pourquoi vous êtes venu raconter tout cela à un éditeur ?

Tapar : Ah oui. Donc...j'abrège...

Pingré : Volontiers.

Tapar : Donc...Il y a trois semaines

Pingré (au public) : On se rapproche !

Tapar : Il y a trois semaines, je viens voir l'avancement des travaux, tout allait bien...sauf la couleur de la faïence de la piscine, mais je vous passe les détails...

Pingré : C'est gentil !

Tapar : ...et en repartant je passe chez le vendeur de journaux local, et là...

Pingré : Vous achetez le fond de commerce ?

Tapar : Non, non ! Pourquoi ?

Pingré : Continuez, continuez !

Tapar : ...et là, juste à côté du comptoir, je vois un livre...

Pingré : C'est un peu normal chez un marchand de journaux ! (*au public* :) On y vient. On y vient.

Tapar : Oui, un livre d'un écrivain de la région. J'en fais aussitôt l'acquisition...pour l'offrir à Donna, mon épouse. Ma femme lit beaucoup vous savez...

Pingré (au public) : Et c'est reparti !

Tapar : Oui... Enfin...je commence à le lire pendant qu'Hercule me ramène tranquillement vers Paris. Et là, je tombe en...

Pingré : En extase ?

Tapar : Oui, c'est ça. Vous avez trouvé le mot juste !

Pingré : C'était facile !

Tapar : Oui, c'est cela, en extase devant ce petit roman. Un bijou. Un style très dépouillé certes...je dirais efficace...mais des personnages si vrais, si vivants, si...attachants. C'est cela attachants. Quand à l'histoire, passionnante de bout en bout, du suspense, de l'émotion, de la...

Pingré : Tendresse ?

Tapar : Non ! Je n'irai pas jusque là. De la...

Pingré : Gravité ?

Tapar : Non plus. Peu importe ! Et que dire du décor ! Je retrouve tout ce Morvan que j'aime...

Pingré : Et que vous savez désormais placer sur une carte !

Tapar : Naturellement ! Le Morvan avec ses lacs, ses forêts, ses rivières, ses vaches, ses villages, ses habitants, ses animaux...

Pingré : Ses tracteurs, ses quads, ses 4x4...

Tapar : Aussi ! Enfin, y'a tout ce que j'aime dans ce livre. Et c'est là que je me suis dit « Tapar, il faut en faire un film ». Succès assuré. Facile pour moi de dégouter un réalisateur de talent. D'autant qu'avec un tel sujet on pourra compter sur des subventions du département, de la région, du Parc Naturel, des hôteliers...

Pingré : Tapar a raison, mais pourquoi me raconte-t-il cela à moi, Pingré ?

Tapar : Eh bien ? Vous ne voyez pas ? Parce que c'est vous l'éditeur de cette merveille !!!

Pingré (surpris) : Moi ? Vous êtes sûr ? De quel livre s'agit-il ?

Tapar : Tenez ! *(Il sort le livre de son attaché case et le tend à Pingré)*

Pingré (lisant) : « L'Arroux tourne » de Pierre-Félix Gribougnac. *(Pingré estomaqué)* Ah ben oui ! En effet ! C'est moi. C'est moi, c'est moi ! Très...très bon livre ! Excellent écrivain...

Tapar : On peut le dire. Il ne faut pas le laisser partir ce gars-là. Je suppose que vous avez édité de nombreux titres de ce nouveau Maupassant.

Pingré : Maupassant ? Ah, tout de même ! C'est pas un peu... ????

Tapar : Que non ! Vous devinez enfin le but de ma visite ? Connaitre son adresse pour lui acheter les droits pour en faire un film.

Pingré : Evidemment. Suis-je bête ! Mais...je ne l'ai pas là sous la main...je...je vais vous l'envoyer. Vous avez une adresse, un e-mail, quelque chose ?

Tapar : Ah, dommage ! Il faudrait faire vite. Je ne reste pas longtemps dans le coin.

Pingré : Je comprends bien mais vous me prenez un peu au dépourvu...

A ce moment-là, Juliette qui écoutait la conversation entre dans la pièce.

Juliette : Mais nous l'avons l'adresse de Gribougnac. Tenez, je viens de la trouver sur votre répertoire.

Pingré : Ah bien, vous êtes plus forte que moi, mais...

Tapar (*tendant la main à Juliette pour attraper le répertoire*) : Eh bien passer moi votre répertoire que je copie l'adresse !

Pingré (*tendant d'empêcher Juliette de donner le répertoire*) : Attendez ! Il faut que je vérifie. Je crois qu'il a récemment changé d'adresse.

Tapar (*arrachant le répertoire à Juliette et Pingré, il copie*) : Peu importe, j'irai à l'adresse indiquée et les voisins me diront bien où le trouver.

Pingré : Sauf...qu'il est en vacances.

Tapar : En vacances ? Où ça ?

Pingré : En.... Aux Baléares.

Tapar : C'est fâcheux. Gros contretemps !

Juliette (*surprise*) : Et comment vous savez ça ?

Pingré : Je...l'ai appelé l'autre jour...pour lui parler de son dernier manuscrit...

Juliette : Il vous a renvoyé un manuscrit ?? Je pensais pourtant que vous aviez dit que...

Pingré (*l'interrompant*) : Oui ! Mais je m'étais trompé. Je lui ai dit qu'on se verrait à son retour du Portugal...

Tapar : Mais les Baléares ne font pas partie du Portugal ?

Pingré : A oui ! C'est ça à son retour d'Espagne. A moins que ce soit les Açores ? Je ne sais pas où j'ai mis sa carte postale.

Juliette : Il vous envoie des cartes postales ?

Pingré : Eh oui ! Il y a quelques auteurs bien élevés et reconnaissants, vous savez.

Tapar : Je vais bien le trouver. Ne vous inquiétez pas ! Eh bien maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais vous laisser. (*Tapar reprend le livre et le met dans son attaché-case*). Très heureux d'avoir fait connaissance des éditions Pingré. Au revoir !

Scène 3

Pingré et Juliette : Au revoir ! (*Il sort rapidement*)

Pingré se tient la tête...

Pingré : Gribougnac ! Gribougnac ! C'est pas possible ! Pierre-Félix Gribougnac ! J'ai édité plus d'une centaine d'auteurs, des bons parfois...des mauvais aussi... et c'est ce Gribougnac dont on choisi le roman pour faire un film !

Juliette : C'est comme ça !

Pingré (*réveur*) : J'ai quand même édité Camus...

Juliette : Albert ? Celui qui a écrit « La peste » ?

Pingré : Non, Robert Camus ! (*Doucement* :) Sans doute un cousin ? (*Plus fort* :) Non, lui c'est « la varicelle » qu'il a écrit...mais...On peut en mourir aussi !!!

Juliette : Pourtant ça devrait vous faire plaisir qu'on choisisse un de vos auteurs ?

Pingré : Me faire plaisir ?

Juliette : Bien oui ! Vous n'aviez pas l'air très pressé de donner son adresse à M.Tapar ?

Pingré : Et pour cause !!! Je ne suis plus son éditeur.

Juliette : Comment ça ? Je ne comprends pas très bien ?

Pingré : C'est simple. Il y a une dizaine d'années, ce Gribougnac m'envoie un manuscrit. Je ne sais pas pourquoi, sans doute que je n'avais pas grand-chose à publier. Je l'édite à 500 ou 600 exemplaires... « L'Arroux tourne ». Quel titre !

Juliette : C'est la responsabilité de l'éditeur !

Pingré : C'est vrai. Plus de 3 ans pour écouler le stock. A ce moment-là, alors que je me croyais débarrassé de lui, Gribou-machin vient me voir pour me demander de rééditer un bouquin que j'avais peiné à vendre.

Juliette : Et alors ?

Pingré (*en colère*) : Et alors ? Je lui ai signé un papier où je lui rendais les droits pour qu'il réédite lui-même. Et aujourd'hui qu'un producteur veut ENFIN mettre en lumière un livre que j'ai édité, ce qui risque de doper les ventes, je n'en possède plus les droits !!!

Juliette : Je comprends. C'est rageant !

Pingré : C'est peu dire ! Et c'est pourquoi, il faut que je me dépêche de retrouver ce Gribou-truc avant la visite de Tapar pour récupérer les droits, avec une option sur ses autres livres...des fois qu'il devienne un auteur connu.

Juliette : Ah ! C'est pour ça que tout à l'heure...

Pingré : Eh ben oui ! C'est pour ça ! Arrêtez de vous exclamer et trouvez-moi vite un contrat-type. Moi je vais regarder dans l'annuaire s'il n'a pas changé d'adresse.

Juliette va dans son bureau chercher le contrat et Pingré feuillette l'annuaire

Pingré : Griboudot...Gribouger...Gribougnac, Pierre-Félix et Marie-Paule, 3 rue Jules-Alfred Goncourt. Carrément ! (*Juliette entre le contrat à la main*). C'est cette adresse-là que vous avez donnée à Tapar ?

Juliette : Oui, 3 rue Goncourt.

Pingré : Il faut que je me dépêche d'aller le voir avant le producteur. Pourvu qu'il ait autre chose à faire avant !

Juliette : Mais je croyais que Gribougnac était aux Baléares en vacances.

Pingré : C'est ça ! C'est ça ! Mais j'ai dit ça juste pour retarder Tapar et voir Gribougnac avant lui. Reposez-vous ma petite Juliette, je reviens. Ou plutôt accompagnez-moi, nous ne seront pas trop de deux (*Ils se dirigent vers la porte avec une pochette*). Gribougnac aux Baléares ! Ce n'est pas avec ce que je lui ai donné comme droits d'auteur ! N'importe quoi !

ACTE II (L'écrivain chez lui)

Scène 1

On se trouve dans le salon de l'auteur. L'auteur est dans son bureau (qui se trouve dans le fond de la pièce, séparé par un genre de porte coulissante en position ouverte. Il tape sur son ordinateur : il écrit...puis se relit à haute voix :

Gribougnac : « ...Le jour se levait timidement. A travers les persiennes, les premiers rayons du soleil commençaient à caresser en douceur la peau nacrée de la délicieuse Anaïs. Leur nuit agitée avait chassé les draps au pied du lit. Après avoir longuement admiré cet admirable tableau, Helmut décida que ses mains se devaient d'accompagner les caresses de l'astre de jour... ». Helmut ? Mais pourquoi je l'ai appelé Helmut ? Bizarre ! Ah oui, dans le chapitre d'avant je dis bien d'où il vient...*(Gribougnac recherche sur l'ordinateur)*...Du Portugal ? C'est sûr que Joao ou Thiago aurait été plus logique...mais bon, Helmut De Souza, ça jette ! Fallait le trouver.... Et puis peu importe. On ne sait pas grand-chose de lui. Il a peut-être un grand-père allemand... De toute façon, dans deux chapitres, il n'est plus là. Je ne sais pas encore si je vais le faire écraser par un train ou mourir intoxiqué par des champignons, mais dans deux chapitres, il dégage. Alors qu'il s'appelle Helmut, Brian ou Miguel...

M.Paule : *(entrant un bocal à la main)* : Tiens ! Pierre-Félix ! Tu parles tout seul maintenant ? Qu'est-ce que tu fais ?

Gribougnac : J'écris. Au cas où tu l'ignorerais, j'écris. Certes, je n'en vis pas. Par bonheur mon salaire de fonctionnaire à l'Education Nationale nous offre de quoi vivre. Chichement, je l'admets, mais nous arrivons à joindre les deux bouts. Je sais, tu vas me dire que mes ventes annuelles de livres nous permettent au plus de nous offrir un restaurant de temps en temps, à condition de se satisfaire du plat du jour et de la carafe d'eau, je le sais. Néanmoins, je suis en train d'écrire mon sixième roman, j'ai été édité une fois, ce qui fait de moi ce qu'on appelle communément un écrivain. Que cela te plaise ou non ! C'est comme ça !

M.Paule : Je sais, je sais... que tu as été édité, mais c'était il y a longtemps et si je compte sur tes prochains droits d'auteur pour refaire l'intérieur de cette maison, je pense que le mieux serait d'inviter Valérie Damidot ou que je suive un stage de formation chez Monsieur Bricolage !

Gribougnac : C'est pour venir me dire ça que tu es venue me déranger en pleine création ?

M.Paule : Désolé monsieur le futur Balzac, mais je n'arrive pas à ouvrir ceci *(elle lui tend un bocal de haricots verts)*.

Gribougnac : Alors là ! Cela fait plus de 20 ans que nous sommes mariés. Depuis ce jour, pas une semaine, à part pour la naissance de notre fils, sans que tu n'aies passé le jeudi après-midi chez ta mère, que tu reviennes après dîner et que je dîne seul ce soir là....

M.Paule : C'était dans notre contrat !

Gribougnac : C'est vrai ! Et depuis le début, je ne cesse de te demander de ne rien préparer ; je peux très bien me débrouiller tout seul avec ce qu'il y a dans le frigo, me faire un sandwich. Voire jeuner. Une fois par semaine...

M. Paule : Jeuner ? Mais il n'en n'est pas question ! Il faut manger quand on fait fonctionner ses petits neurones tout l'après-midi. Et puis le jour où tu raconteras tes mémoires, je n'ai pas envie que tu dises que ta femme ne te faisait pas à manger tous le jeudis soir parce qu'elle allait chez sa mère. En plus des haricots verts, c'est très bon pour le cerveau. D'ailleurs, j'ai remarqué que tu en faisais manger très souvent à tes personnages.

Gribougnac : Tu as remarqué ça ? Parce que tu as lu mes livres à présent ?

M. Paule : Ça m'est arrivé. Quand j'étais fatiguée et que je voulais lire quelque chose de simple et reposant : un sujet, un verbe, un complément...parfois un adverbe ou un adjectif...les deux à la fois : le grand luxe !

Gribougnac : Allez, passe-moi ce bocal ! J'ai entendu tes discours cent fois. (*Il essaie en vain d'ouvrir le bocal*). C'est quoi ce bocal ?

M. Paule : Demande à ta chère maman. Il n'y a qu'elle pour faire de si délicieuses conserves. D'ailleurs je les prépare pour le soir où tu es tout seul. Je ne voudrais pas prendre ta part de ces excellents légumes préparés avec amour par ta génitrice et qui te reviennent de droit...

Gribougnac : (*continuant d'essayer d'ouvrir en se dirigeant vers la porte intérieure*) : Je crois que je vais aller ouvrir ça dans le garage. Je reviens (*il sort*).

M. Paule : Ah, elle est costarde la belle-maman ! Elle n'est pas comme le fiston, elle n'a pas passé sa vie à lire des bouquins. Ou à en écrire ! (*Elle s'approche discrètement de l'ordinateur de son mari et commence à lire...elle écarquille des yeux*). Eh ben ! Elle en a de la chance cette petite Anaïs ! Cet Helmut, ça ne doit pas être son mari. Ce n'est pas possible. Un mari, quand ça se réveille, ça a autre chose à penser qu'à admirer celle qui dort à ses côtés. Et autre chose à faire qu'à la caresser. C'est sûrement son amant. Ou alors des tout jeunes mariés. Pierre-Félix ne m'a jamais fait ça. Même au début. De toute manière, il ronfle tellement que je me réveille toujours avant lui...(*Elle entend son mari arriver, quitte rapidement le bureau, attrape une revue sur la table basse du salon et la feuillette pour faire semblant.*)

Gribougnac (*tendant le bocal ouvert à sa femme*) : Le jour où tu trouves un ouvre-bocal électrique sur internet ou... au Télé-achat, je suis preneur.

Marie-Paule : Mais ça coûte une fortune ! Il faudrait au moins que tu nous pondes un best-seller pour qu'on puisse se l'acheter. Ta mère aura fermé hermétiquement son dernier bocal bien avant ça !

Gribougnac : Je t'en prie, ne mêle pas Maman à tes ressentiments envers moi !

Marie-Paule : Mais je n'ai aucun ressentiment envers mon cher époux. Que nenni ! Certes j'apprécierais volontiers qu'il soit aussi empressé au lit le matin que son fameux Helmut...

Gribougnac (*fou de rage*) : Quoi ! Tu as lu ce que j'étais en train d'écrire ? Mais tu sais bien que j'ai horreur de ça. Je te l'interdis formellement !!! Ce que j'écris est très personnel. Très intime. J'y mets beaucoup de moi...

Marie-Paule : Je ne sais pas si tu mets beaucoup de toi, mais pour le peu que j'ai lu, tu ne mets pas tellement de « NOUS » !

Gribougnac : C'est ridicule. C'est un roman. C'est une fiction. Ce n'est pas une autobiographie.

Marie-Paule (*ironique*) : Otto ? Otto biographie. C'est Helmut qu'il s'appelle ton personnage pas Otto : c'est pas la même chose ! Et pourquoi un héros allemand ?

Gribougnac(*en colère*) : Mais il n'est pas allemand ! Il est portugais !

Marie-Paule (*retournant doucement vers sa cuisine en regardant son mari*) : Oui, oui ! C'est ça. C'est ça. Helmut, le portugais. Bon, eh bien... je vais te laisser... Continue d'écrire chéri. Le Goncourt approche ...lentement, mais il approche... (*Elle sort avec le bocal à la main et revient pour rajouter :*) Et si tu veux te changer un peu les idées cet après-midi, je te rappelle qu'il y'a la pelouse à tondre ! On ne verra bientôt plus la maison depuis la rue. (*Elle sort*).

Gribougnac : La pelouse ? N'importe quoi ! J'ai autre chose à faire ! (*Il retourne à son bureau et se relit...*) : Otto ? C'est pas mal non plus. Je pourrais même jouer sur les mots : « Otto mate Anaïs »... Quoique : « Helmut mate », c'est bien aussi...

Le téléphone sonne dans le salon. Gribougnac grognant d'être à nouveau dérangé, abandonne son bureau et vient répondre... Ah ! C'est pas vrai... (Il décroche ; grognon au début puis de plus en plus courtois...) : Allo ! Oui ! Bonjour ! Oui, c'est moi. Pierre-Félix Gribougnac. Au salon du livre où ? La Petite Grange ? Oui. Au mois d'août, cette année ? Oui, j'y étais, en effet. Vous aussi ? En face moi. Si je vous remets ? Vous pouvez me rappeler votre prénom ? Anaïs ? Ah oui ! Tout à fait ! Vous étiez à la table en face moi. Oui. Je me souviens. Vous aviez un chemisier rouge, avec un (*il mime un grand décolleté*)... avec un...oui et une jupe noire très (*il mime la mini-jupe*)...très...seyante. Oui. Je me souviens parfaitement. Oui. Oui. C'était votre premier salon. Vous me l'aviez dit. Oui. Je vous ai dit que je pourrais vous donner des conseils ? Sans doute. Sans doute. Ça ne me surprend pas. Et ? Je vous ai donné ma carte ? C'est normal, c'est fait pour ça. Et ? Je vous ai dit que vous pourriez même passer chez moi ? Et ? Plutôt le jeudi après-midi. (*Se tournant vers le public*) J'ai dit ça ? Mais... c'est toujours valable(*en hochant la tête*). Mais...vous voulez... venir aujourd'hui ? Dans cinq minutes ? Ah ! Ça risque d'être juste. Pourquoi ? Par...ce que...je suis en train de... tondre la pelouse. Non, non ! J'ai éteint le moteur. Non ! Pas de souci ! Venez. Allo ? Si...euh...simplement si vous croisez ma femme, dites-lui que vous êtes...conseillère en édition. Pourquoi ? Parce qu'elle...déteste la littérature. Cela évitera qu'elle s'attarde à...nous faire du café ou du thé. Quoi ? Vous aimez le thé ? Mais je vous en ferai. Oui. A tout de suite... (*Il raccroche et parle en se rendant vers son bureau*). Eh bien ! Je sens que je ne vais pas pondre beaucoup de lignes aujourd'hui. Moi qui voulais écrire un pavé, une saga ! Si je veux avoir fini ce livre avant Noël, il va falloir que je prenne des mesures. Que j'estourbisse ce brave Helmut au plus vite. Pauvre Helmut ! On s'attache à ses personnages. (*il s'assoit à son bureau et commence à relire*) « ...les rayons du soleil commençaient à caresser en douceur... » En douceur ? On caresse toujours en douceur : ce ne serait pas un pléonasme, ça ? « ...à caresser, SIMPLEMENT, la peau nacrée de la délicieuse Anaïs. » Anaïs ? Tiens ? Quelle coïncidence ! (*rêveur :*) Quoique !

Marie-Paule (*entrant habillée prête à sortir*) : Ça y est, ton repas de ce soir est prêt. Tu n'auras plus qu'à passer les haricots verts au micro-ondes...

Gribougnac : Quoi ? Les haricots de Maman au micro-ondes ? Tu plaisantes bien sûr !

Marie-Paule : Et alors ? C'est un sacrilège ? Cuis-les au bain-marie...ou mange-les froid. C'est toi qui vois. *(Au public)* : Moi qui pensais avoir épousé Balzac, je me retrouve avec Jean-Pierre Coffe !

Gribougnac : Tu délirés ma pauvre !

Marie-Paule *(faisant semblant de regarder de loin ce que son mari écrit)* : Au fait, ton Helmut, il a fini ses préliminaires, il l'a...son Anaïs ?

Gribougnac : Il l'a quoi ?

Marie-Paule : Ben...tu vois ce que je veux dire...après les caresses...

Gribougnac : N'importe quoi ! Mes personnages ont du savoir vivre ! Ce ne sont pas des animaux !

Marie-Paule *(parlant volontairement avec un air pincé :)* « Mes personnages ont du savoir vivre, n'est-ce pas ! » Monsieur n'écrit pas des romans de gare. Mon pauvre « Pifi » !

Gribougnac : Ah non ! Tu sais que j'ai horreur que tu m'appelles de ce surnom ridicule. Je ne t'appelle pas Paulette...même si à l'état civil, c'est ton vrai prénom. C'est vrai que Marie-Paule ça fait mieux. Ça en impose. Ça te donne l'impression d'être née à Neuilly... alors que tu a vu le jour dans le 9 3 !

Marie-Paule *(vexée, elle va en direction de la porte)* : Oh ! Ça alors ! Tu sais parfaitement que c'est un accident. Je m'en vais le dire à ta belle-mère.

Gribougnac : Embrasse-la pour moi ! Paulette !

Marie-Paule : Brrr !!! *(Puis elle revient vers son mari :)* Au fait, c'était qui au téléphone ?

Gribougnac : Oh...un conseiller en édition...que j'ai rencontré lors d'un salon et... qui veut me voir.

Marie-Paule : Oh là ! Monsieur l'écrivain a décidé de prendre le taureau par les cornes ! J'espère qu'il ne va pas te coûter trop cher et que ses conseils te permettront de passer du stade amateur au stade pro.

Marie-Paule s'en va et en ouvrant la porte d'entrée se trouve nez à nez avec Anaïs, tenue sexy, une sacoche à la main...

Scène 2

Marie-Paule : Madame ?

Anaïs : Anaïs, conseillère en... en édition.

Marie-Paule : Eh bien, je comprends ! Mon mari vous attend. Travaillez bien. *(Se tournant vers son mari :)* Au revoir Pifi ! *(Marie-Paule s'en va).*

Gribougnac : Entrez ! Entrez ! Excusez-là, elle est comme ça quand elle part chez sa mère. Sa mère est très dure avec elle. Elle est sur les nerfs chaque fois qu'elle y va.

Anaïs : Eh bien, vous avez fait vite !

Gribougnac : Pour ?

Anaïs : Finir de tondre la pelouse, ranger la tondeuse, vous doucher et vous changer.

Gribougnac : N'est-ce pas ? Oui...euh...mais j'ai l'habitude. Question d'entraînement.

Anaïs : En tout cas la pelouse devant la maison est déjà bien haute.

Gribougnac (*qui se rend compte qu'il est piégé*) : Ah oui ! En effet. C'est affreux. A cette époque ça pousse à une vitesse ! Je finis à peine derrière la maison qu'il faut déjà recommencer devant ! J'ai trop forcé sur l'engrais. Et puis avec cette pluie du printemps ... Mais nous ne sommes pas là pour parler jardinage. Vous pouvez vous assoir. (*Il lui montre le canapé. Elle s'y installe.*) Je vous offre un thé ?

Anaïs : C'est gentil. Dites, je ne vous dérange pas ?

Gribougnac : (*s'affairant à préparer du thé à sa visiteuse*) Pas du tout... J'avais prévu de terminer mon prochain livre. Il ne me restait plus qu'à imaginer une fin pas trop brutale pour un de mes héros...

Anaïs : Ah ! Je sais ce que c'est. Rien que la semaine dernière, en préparant mon nouveau roman, j'ai dû occire pas moins de huit personnes. C'est vraiment atroce !

Gribougnac : C'est sûr ! Vous n'y allez pas de main morte !

Anaïs : Pourtant le gars qui a écrit « Titanic », je suppose qu'il ne s'est pas posé tant de questions.

Gribougnac : Mais oui ! Vous avez raison. Mais... vous savez que ce n'est pas un roman. Au départ...

Anaïs : Oui, je sais, c'est un film ! C'est encore plus affreux. Mon Dieu ! J'ai l'impression que pour plaire au public ou pour intéresser un éditeur, il faut absolument exterminer un certain nombre d'individus.

Gribougnac : C'est quoi au juste ce roman pour lequel vous cherchez un éditeur ?

Anaïs : Une histoire d'amour...très romantique entre une femme et un homme. Une idylle quoi !

Gribougnac : Ah ! Fallait y penser ! Et ça s'appelle ?

Anaïs : « Laura et Marcel ». C'est le nom des deux héros. Quoique j'hésite encore avec un autre titre.

Gribougnac : Ah bon ! Lequel ?

Anaïs : Oui j'ai aussi pensé à... « Marcel et Laura »...

Gribougnac : Ah ! C'est autre chose.

Anaïs : Ou alors « Un week-end romantique en amoureux dans une maison de campagne dans le sud du Berry » ...mais...

Gribougnac : C'est long !

Anaïs : Oui, mais les titres qui n'en finissent pas, c'est très tendance, paraît-il.

Le téléphone sonne à nouveau. C'est Pingré qui s'annonce.

Gribougnac : Ah, ce n'est pas vrai, on ne peut jamais être tranquille ! (*Il décroche puis se tournant vers sa visiteuse que sa phrase peut avoir vexée* :) Pardonnez-moi ! Je ne dis pas ça pour vous ; je dois répondre. « Allo ! Oui ! Pierre-Félix Gribougnac, c'est moi. Qui ? Pingré ? Les éditions Pingré ? Ah ! Monsieur Pingré ? Bonjour. Oui. Comment allez-vous ? Difficile l'édition ? Ah je sais ! Y'a pas que l'édition. Où j'en suis. Et bien je continue d'écrire. Si, si ! Un livre tous les deux ans que je publie en autoédition. Ça marche ? Bof, couci-couça ! Vous voulez me voir ? Mais je ne vous ai pas envoyé de manuscrit depuis au moins trois ou quatre ans ?

C'est justement ? Comment ça ? Ça vous manque ? Vous plaisantez monsieur Pingré ? Non ? Quoi ? Tout de suite ? Mais, j'étais entrain de...

Anaïs (*tendant d'aider Gribougnac*) : Tondre ma pelouse ?

Gribougnac : (*A Anaïs*) Votre pelouse ? (*A Pingré*) Ah ! Allo ! Oui...je... tondais ma pelouse. Mais je range la tondeuse. Je vous attends... (*En raccrochant à Anaïs*) : Qu'est-ce qu'il ne faut pas inventer. Heureusement que vous étiez là !

Anaïs : Vous savez, je ne suis pas très futée, mais je m'étais bien aperçue que lorsque je vous ai appelé, cette histoire de pelouse ne tenait pas la route.

Gribougnac : Ah bon ! Pourquoi ?

Anaïs : Parce que lorsqu'on vient de tondre la pelouse, on sent l'herbe, la sueur, l'essence...

Gribougnac : Et là, je sens quoi ?

Anaïs (*s'approchant langoureusement de Gribougnac*) : Vous sentez l'écrivain, l'homme mûr, le mâle...(à ce moment là on sonne à la porte)

Gribougnac : Pingré ? Déjà ? Mademoiselle Anaïs...je vous en prie. Veuillez passer dans mon bureau. J'en ai pour quelques instants. Juste le temps de recevoir ce sinistre Pingré. (*Il l'accompagne vers son bureau alors qu'on sonne encore*). Vous verrez, y'a beaucoup de livres à lire. Vous savez lire, je pense... (*Il referme la porte coulissante et se dirige vers la porte d'entrée et ouvre à Pingré*).

Scène 3

Pingré : Ah ! Mon cher Gribougnac. Désolé d'interrompre vos travaux horticoles, mais je crois que la météo annonce beau toute la semaine. Vous pourrez terminer votre pelouse après mon départ. Vous tondez habillé comme ça ?

Gribougnac : Euh...non ! J'avais enfilé une tenue de protection. Quand vous m'avez appelé, je l'ai vite enlevée, me suis lavé les mains...

Pingré : Et vous avez même pensé à me préparer un thé ? Chapeau ! Vous êtes un fort Gribougnac. Je ne regrette pas d'être venu vous voir.

Gribougnac : Et ça vous a pris comme ça, subitement de vouloir me voir ?

Pingré : Non, bien sûr. Il y a longtemps que je pense à vous Pierre-Félix. Je me rappelle notre collaboration, « L'Arroux tourne », c'était il y a...

Gribougnac : Dix ans.

Pingré : Déjà ? Je m'en souviens comme si c'était hier...

Gribougnac : Moi aussi. Surtout la fin, quand vous n'avez pas voulu réimprimer.

Pingré : Comme vous avez raison ! Quel ingrat j'ai été ! Pas un jour depuis sans que je repense à cette erreur stupide. (*A lui-même et au public*) : A qui le dis-tu !

Gribougnac : A ce point ?

Pingré (*pathétique*) : Oui. Alors quand tout à l'heure j'ai vu « Rue Goncourt », j'ai tout de suite pensé à vous. Facile ! Goncourt...Gribougnac...ça commence pareil ! C'est un signe ! Je me suis dit : « Pingré, tu ne peux pas passer dans cette rue sans aller saluer celui que tu as écarté à tort autrefois, d'un revers de manche. Il faut faire amende honorable ». Le premier pas est certes celui qui coûte, mais je ne regrette pas de l'avoir fait.

Gribougnac : Mais depuis « L'Arroux tourne », je vous ai envoyé plusieurs manuscrits que vous n'avez pas retenus.

Pingré : En effet ! Et c'est ce qui est encore plus terrible ! Qu'on loupe une fois un talent, c'est à moitié pardonnable. L'éditeur peut se tromper vu le nombre de manuscrits qu'il reçoit, il n'arrive plus à discerner le bon grain de l'ivraie, mais... qu'on loupe deux ou trois fois un grand écrivain, c'est une faute professionnelle.

Gribougnac : Vous...êtes sérieux ? On n'est pas le 1^{er} avril !

Pingré : Je m'en doutais. Et je vous comprends. Mon attitude peut vous paraître un peu singulière. Mais pensez-vous que j'aurais fait 150 kilomètres pour vous faire une blague ? Hein ? Hein ? *(Il le bouscule un peu).*

Gribougnac : Ben, je ne sais pas. Vous avez dit que vous passiez par là ?

Pingré : Et alors ? Si vous n'intéressiez pas l'éditeur que je suis, est-ce que j'aurais associé votre nom à Goncourt. Est-ce que j'aurais pris le temps de m'arrêter chez vous ? Hein ? Hein ? *(Il le bouscule à nouveau).*

Gribougnac : Certes. Mais qu'avez-vous donc à me proposer ?

Pingré (solennel) : Pierre-Félix, je peux vous appeler par votre prénom ? Allez !

Gribougnac : Si ça vous plait...

Pingré : Monsieur Gribougnac, il faut tirer un trait sur le passé.

Gribougnac : Je n'ai rien contre.

Pingré : Eh bien tant mieux. Nous nous sommes...éloignés...plutôt que fâchés, diront nous, parce que je ne voulais pas réimprimer l'excellent « L'Arroux tourne ». Je fais mon mea-culpa. Je suis prêt à le réimprimer non pas à 500 exemplaires, ni même à 1000...

Gribougnac : A 1500 ?

Pingré : Plus !

Gribougnac : Hein ?

Pingré : 2000 exemplaires !

Gribougnac : 2000 exemplaires ?

Pingré : Oui. Et ce n'est pas tout !

Gribougnac : Ah bon ? Quoi d'autre ?

Pingré : Je m'engage même à prendre une option prioritaire sur les autres livres que vous avez produits depuis et ceux que vous produirez par la suite.

Gribougnac : Quoi ? Mais vous ne les avez même pas lus ?

Pingré : Eh bien justement, je vais le faire. Et au plus vite. Je vais d'abord appeler Juliette, ma secrétaire, qui est restée dans la voiture. Elle va nous apporter un contrat en bonne et due forme que nous allons signer.

Pingré prend son portable, se met dans un coin du salon et appelle Juliette. A ce moment-là la porte d'entrée s'ouvre. C'est Marie-Paule qui revient en coup de vent.

Marie-Paule : Ah ! Pifi !

Gribougnac : Qu'est ce qui t'arrive ?

Marie-Paule : J'ai oublié le « Femme d'Aujourd'hui » du mois dernier. Il y avait la recette de la tarte aux pommes et aux endives que Maman m'avait demandée (*Elle découvre subitement Pingré et le regarde de la tête aux pieds*)...Bonjour Monsieur !

Gribournac (*présentant Pingré à sa femme*) : Monsieur Pingré, éditeur.

Pingré : Madame Gribournac, je vous salue.

Marie-Paule (*estomaquée, elle siffle*) : Eh beh ! Un éditeur ? Déjà ! Alors là bravo. Je n'en reviens pas. Quand tu reverras, mademoiselle Anaïs, tu lui tires mon chapeau de ma part. Championne Anaïs ! (*Elle repart aussi vite emportant le magazine et s'adressant à Pingré et Gribournac*) : Bon... Je laisse les professionnels travailler. (*Elle ouvre la porte et se trouve nez à nez avec Juliette, elle l'observe de la tête aux pieds aussi et se tourne vers son mari*)...Ne dis rien, je vais trouver....Euh... Madame est ta future attachée de presse ? Ou la journaliste du Figaro littéraire qui veut te rencontrer ? Ou...

Gribournac : Non, non ; c'est la secrétaire de M.Pingré éditeur.

Marie-Paule (*presque déçue*) : Ah bon ! Vous n'attendez plus personne ? Je peux fermer la porte. Je ne risque pas de croiser la télévision régionale dans l'escalier, par hasard ? Ou Bernard Pivot ? (*Elle sort...puis rouvre la porte*). Chéri, si y'a pas assez de haricots pour tout ce petit monde, y'a encore un bocal dans le garage ! (*Elle s'en va*).

Pingré (*à Gribournac*) : Eh bien, vous avez une épouse pleine d'énergie !

Gribournac : Je confirme. Je confirme.

Pingré : Et charmante !

Gribournac (*pas trop d'accord*) : Pro...bablement.

Pingré : Bon, passons aux choses sérieuses. Mademoiselle Juliette, vous avez les contrats ?

Juliette : Les voici. (*Elle sort les contrats d'une sacoche, les donne à Pingré qui les tend à Gribournac qui commence à les lire...*)

Pingré (*après quelques instants de lecture par Gribournac...*) : Ah ! Ce sont des contrats type.

Gribournac : Je vois. Quand même ! 2000 exemplaires ! Quand je pense qu'il y a dix ans vous m'aviez dit que vous aviez peiné à en écouler 500 !

Pingré : Eh oui. Je sais. Mais les choses ont changé. La vie a évolué. La technologie aussi. Maintenant, il y a internet, Facebook...tout va très vite. Il faut foncer. (*Gribournac continue à lire...*)

Gribournac : En revanche, je vois que vous ne me proposez que 5% de droits d'auteur ?

Pingré : Hé hé ! C'est déjà pas mal. C'est ce qui se fait. On n'est plus il y a 10 ans. Vous savez...comment dire... le domaine de l'édition traverse une période difficile...

Juliette (*machinalement*) : Qui nous oblige à être très sélectifs...

Pingré (*regard noir vers Juliette pour sa sortie*) : Mais non ! Vous savez monsieur Gribournac, actuellement pour gagner, il faut faire du chiffre. Si vous vendez 2000 livres à 20 euros, cela vous fait... (*il calcule*)...2000 euros de droits d'auteur. Après si on doit réimprimer, on peut passer à 6%, puis ensuite à 6,5%. Calculez vous-même !

Gribournac : Parce que, cette fois, vous pensez même réimprimer après les 2000 ?

Pingré : Mon cher Pierre-Félix, je vais vous faire une confidence, il ne faut jamais reproduire deux fois la même erreur. Un éditeur averti en vaut deux. Alors, si vous voulez bien signer ce contrat en double exemplaire.

Gribougnac (*signant*) : Eh bien ! Si on m'avait dit ça ce matin ! Je vais servir le thé pour arroser ça. Votre secrétaire en boit aussi ?

Juliette : C'est gentil. Sans sucre !

Anaïs (*à qui ce thé était destiné au départ, fait subitement irruption dans la pièce*) : Et moi ? On ne me demande pas si je veux boire quelque chose ?

Gribougnac (*apportant le thé, il le pose sur la table basse*) : Ah ! Monsieur Pingré, je vous présente ma... secrétaire, Anaïs.

Pingré : Eh bien ! Vous avez une secrétaire ?

Gribougnac : Ben oui.

Anaïs : Oui, je fais beaucoup de choses ici : secrétariat, conseil en édition...Il n'y a que le thé que je laisse à monsieur Gribougnac. C'est un spécialiste.

Pingré (*sous le charme*) : Hum ! Elle est charmante.

Gribougnac : Oui. Comme mon épouse. Je suis entouré de femmes charmantes. C'est un peu flippant parfois.

Anaïs : Et ce n'est pas tout ! En plus, j'écris des livres, moi aussi.

Pingré (*carrément gaga*) : Oh ! Ce n'est pas possible !!!

Anaïs : Si, si ! D'ailleurs je vous ai envoyé un manuscrit le mois dernier.

Pingré : Ah bon ? Je n'ai sûrement pas eu le temps de le lire. Vous savez, on en reçoit tellement...et la plupart sont si mauvais. Je ne parle pas du vôtre, bien entendu. Je vous promets d'y jeter un œil en rentrant.

Anaïs : Mais j'en ai un exemplaire là. (*Anaïs sort un manuscrit de son sac*). Voilà !

Pingré : Très bien ! (*Il lit le titre*) : « Laura et Marcel »...Beau titre. Original ! (*Il ouvre et lit au hasard*) : « La très sculpturale Laura ouvrit les yeux, puis les volets et découvrit pleine d'émotion contenue un paysage d'une beauté et d'une pureté si intense qu'elle eu le temps d'un frison - frisson ?

Anaïs : Frisson ! C'est juste une faute de frappe.

Pingré : ... le sentiment qu'elle vivait une seconde naissance. Derrière, dans le grand lit, Marcel ronflait comme un goret.» ...Beau style ! Très...inattendu...

Juliette (*inquiète*) : Mais patron, il me semble que vous l'avez lu ce matin ?

Pingré : Mais non ! Qu'est-ce que vous racontez !

Juliette (*furibarde*) : Je croyais. C'est vrai qu'avec l'auteur en chair et en os c'est différent.

Pingré : Pardonnez-lui, mademoiselle Anaïs, ma secrétaire...m'oblige à être très sélectif. C'est elle qui fait les comptes. (*Il élève le ton* :) Mais, il faut savoir quelques fois miser sur les bons manuscrits. (*Se tournant vers Gribougnac qu'il a ignoré depuis l'arrivée d'Anaïs*) N'est-ce pas monsieur Gribougnac ? (*S'adressant à nouveau à Anaïs*) N'hésitez pas à passer me voir chez moi. Je vous attends. Sur ce, nous allons vous quitter. Si on m'avait dit qu'aujourd'hui je rencontrerai deux pointures de la littérature française en même temps !

Gribougnac : Mais vous n'avez même pas bu votre thé ?

Pingré : Pas le temps. J'ai tant à faire. Tant d'auteurs à publier. Buvez ce thé avec votre secrétaire ET collègue pour fêter vos futurs succès littéraires ! (*Pingré et Juliette sortent*) *Gribournac et Anaïs s'asseyent dans le canapé pour boire le thé.*)

Scène 4

Anaïs : Je ne regrette vraiment pas d'être venue. Grâce à vous, j'ai pu enfin avoir un rendez-vous chez un grand éditeur.

Gribournac : Grand éditeur ! Vous savez, il faut être prudent. Ces gens-là ont vite fait de changer d'avis.

Anaïs : Vous croyez ?

Gribournac : Tant qu'il n'y a rien de signé...

Anaïs : Vous dites ça parce que vous venez de signer un contrat. Pourtant...

Gribournac : Pourtant quoi ?

Anaïs : Quand on lit ce que vous écrivez, cette histoire d'Helmut (*Elle ne dit pas « Helmut » mais « Helmut » comme en français*) et de sa copine qui s'appelle comme moi...

Gribournac : Mais ! Vous avez lu ce que j'étais en train d'écrire ? J'ai horreur...

Anaïs : Il fallait bien que je m'occupe. Vous m'avez dit de lire : j'ai lu.

Gribournac : De toute manière c'est pas « Helmut », c'est « Helmut » !

Anaïs : Ça change quoi ? C'est pas mieux que mon histoire de Laura et Marcel. Ça casse pas trois pattes à un canard votre histoire !

Gribournac : Parlez pour vous.

Anaïs : Oh ! Ne vous fâchez pas ! Dites-voir, Helmut, il n'a pas l'air maladroit avec les femmes ?

Gribournac : On peut dire ça comme ça.

Anaïs (*s'approchant tendrement de Gribournac*) : Helmut, c'est un peu vous, non ?

Gribournac (*se reculant un peu sur le canapé*) : Comment ça ?

Anaïs (*le poursuivant*) : Dans l'intimité, vous devez être un peu comme lui ? Je le sens bien...

Gribournac (*se laissant faire*) : C'est-à-dire...Anaïs ?

Anaïs (*prête à se jeter sur lui*) : Un peu chaud-lapin...

On sonne à la porte...Gribournac va ouvrir : c'est Tapar...

Scène 5

Tapar : Monsieur Gribournac ? L'écrivain ?

Gribournac : C'est bien moi. A qui ai-je l'honneur ?

Tapar (*lui serrant longuement la main*) : Tapar, Bernie Tapar. Je suis producteur de cinéma.

Gribournac (*surpris*) : Eh bien...Enchanté. Je...vous présente Anaïs...ma secrétaire.

Anaïs (*se levant du canapé redisciplinant sa tenue et sa coiffure, elle s'approche de Tapar*) : Bonjour Monsieur. Oui, monsieur Gribournac me mimait la dernière scène de son prochain roman. Un chapitre très...sensuel (*elle tend la main pour le baisemain, Tapar s'exécute*).

Tapar : Elle est charmante.

Gribournac : Ah non ! Vous aussi ? (*montrant à Anaïs son bureau*) : Vous pouvez nous laisser quelques instants et terminer seule le travail que nous avons commencé...

Anaïs (*acceptant en trainant des pieds*) : Seule ? Cela va être difficile...mais avec un peu d'imagination (*elle va dans le bureau en roulant les hanches*).

Tapar : Elle est...

Gribournac : Charmante ? Je le sais, vous venez de le dire.

Tapar : Ah bon ? Alors ces vacances ? L'Espagne, le soleil, les îles, la paella, les gambas à la plancha....

Gribournac : Comment ça ?

Tapar : Ah ! D'accord ! C'était des vacances incognito. Je vous comprends. Ce n'est pas parce qu'on est un grand écrivain qu'on n'a pas le droit de prendre un peu de repos et c'est bien normal de chercher à le faire loin de ses lecteurs, des journalistes, des caméras. Je ne vous en veux pas. N'en parlons plus !

Gribournac : Mais qui vous a raconté ça ?

Tapar : Peu importe. Un producteur ne cite jamais ses sources. L'essentiel, c'est que vous habitiez toujours à la même adresse...

Gribournac : En effet ! J'habite ici depuis trente ans.

Tapar : ...Et que j'ai pu vous trouver.

Gribournac (*inquiet*) : Parce que vous me cherchiez ? Pour quoi au juste ?

Tapar : Pour quoi ? Pour quoi un producteur de cinéma peut-il vouloir rencontrer un écrivain de renom ? A votre avis ?

Gribournac : Je ne sais pas ?

Tapar : Vous n'avez pas une petite idée ?

Gribournac : Non...

Tapar : Eh bien, j'aimerais produire un film d'après l'une de vos œuvres.

Gribournac (*ébah*) : Une de mes œuvres ??? Laquelle ?

Tapar : « L'Arroux tourne ». J'adore ce roman. Les personnages sont tellement attachants, le paysage tellement vrai, le suspense tellement bien mené...

Gribournac : « L'Arroux tourne » ? Ah....je comprends...

Tapar : Vous comprenez quoi ?

Gribournac : Non rien ! Je me comprends.

Tapar : Etrange ! Bien entendu, il faudra certainement changer le titre. Mais ce n'est pas un problème. Au fait pourquoi vous écrivez « La roue » comme ça ?

Gribournac : Parce que c'est le nom de la rivière, l'Arroux qui traverse le Morvan. Je joue sur les mots. L'Arroux tourne...

Tapar : Ah bon ? Curieux nom pour un cours d'eau ! Humm ! Pas très percutant, vous savez. Un titre ça doit flasher. Ça doit faire tilt dans l'esprit du spectateur potentiel. Ça doit parler à celui de Nice comme à celui d'Arras...Mais on verra ça plus tard.

Gribournac : Tant mieux !

Tapar : Sinon, il y'a un personnage qui m'ennuie un peu dans votre roman. Toujours à donner des leçons de morale, à gloser à tout bout de champ, sans raison. On va sans doute le supprimer.

Gribournac : Qui ça ? Je parie que c'est L' Piar ?

Tapar : C'est ça ! En plus quel nom !

Gribournac : Mais ! C'est un des personnages principaux ! Vous ne pouvez pas...

Tapar : On verra. Mais on ne peut pas le laisser parler tout le temps. Il ne s'agit pas de le bâillonner. Mais on fait un film pas un documentaire pour ARTE ou France Culture : c'est différent d'un livre, vous comprenez ? De toute manière, on l'appellera Pierre. Ou Gaston.

Gribournac : Mais, il n'en n'est pas...

Tapar : Ne vous inquiétez pas. L'esprit de votre roman sera conservé. Vous verrez, quand le film sortira vous retrouverez bien l'atmosphère de votre œuvre...

Gribournac : J'espère...

Tapar : Sinon, Gribournac, c'est votre vrai nom ?

Gribournac (*choqué*) : Oui, c'est mon vrai nom. Mon père s'appelait Paul Gribournac, mon grand-père Lucien Gribournac (*il se dirige vers un portrait de famille accroché au mur*) et l'arrière-grand-père de Lucien s'appelait Archimède Gribournac et il né en 1796 à côté de Bordeaux. Un personnage !

Tapar : Parfait, parfait ! Il n'empêche que ce n'est pas vendeur. Sur une affiche, écrire « d'après l'œuvre de Pierre-Félix Gribournac », ce n'est pas terrible. C'est long ! Vous n'avez jamais pensé à prendre un pseudo ?

Gribournac : Non ?

Tapar : Prendre, par exemple, le nom de votre mère ? Cela se fait couramment. Elle s'appelle comment ?

Gribournac : Latronche ! Yvonne Latronche.

Tapar : Ah oui ! Là... Ou alors, prenez vos initiales !

Gribournac : PFG ! (*sinistrement*) : Pompes Funèbres Générales !

Tapar : Laissez tomber ! Peu importe. Je suis pressé. Etes-vous d'accord pour me céder les droits d'adaptation de votre roman « L'Arroux tourne » ?

Gribournac : Oui...euh...enfin, il faut voir. Combien ?

Tapar : Ah, oui ! Tout de suite ? Enfin c'est normal. C'est le jeu... Ce qu'il faut savoir, monsieur Gribournac, c'est que c'est le film et votre nom sur les affiches qui feront votre notoriété future. Et non l'inverse ! De toute manière, vous aurez les droits d'auteur de vos livres qui par la suite se vendront comme des petits pains. Ainsi que ceux que vous écrirez par la suite, même s'ils n'ont aucune valeur...

Gribournac : Mais pourquoi voudriez-vous que mes prochains livres n'aient aucune valeur ?

Tapar : Parce que je connais les auteurs ; le succès leur fait tourner la tête, bien souvent. Ils s'adonnent vite à la facilité. En tout cas, si vous acceptez de me céder ces droits, je vous offre malgré cela la petite somme de 20 000 euros.

Gribournac : 20 000 euros ????

Tapar : Oui 10 000 quand débute le tournage et 10 000 quand le film sort en salle. C'est pas mal, non ?

Gribougnac : Et si ce film marche très bien... qu'il fait des millions d'entrées ?

Tapar : Oh là ! Et s'il obtient un César ? Et pourquoi pas un Oscar ? Restons humbles monsieur Gribougnac. Voulez-vous signer ?

Gribougnac (*s'approche*) : Je vais vous faire confiance. Au fond qu'est-ce que j'en risque ? Même si l'esprit de mon roman n'est pas respecté, cela me rapportera un peu d'argent ...

Tapar : Et de célébrité !

(*Gribougnac signe le contrat. A ce moment-là Anaïs sort du bureau...*)

Anaïs : Monsieur Tapar, voulez-vous boire quelque chose ? Un thé ?

Gribougnac (*interloqué par l'irruption de « sa secrétaire »*) : Mais je vous avais dit...

Tapar : Elle est charmante. Vraiment !

Gribougnac : Bien sûr. Et très...serviable.

Anaïs : Alors ? Vous n'avez pas répondu à ma question ?

Tapar : Quelle question charmante enfant ?

Anaïs : Eh bien « voulez-vous boire quelque chose ? »

Tapar : Vous êtes gentille, mais je n'ai pas le temps. Hercule m'attend dans la voiture.

Anaïs : Hercule, c'est votre chien ?

Tapar : Non, pas tout à fait : c'est mon chauffeur !

Gribougnac (*à Anaïs avec ironie*) : Dommage ! Vous auriez plus lui apporter des croquettes pour le faire patienter !

Anaïs : C'est malin ! Monsieur Tapar, savez-vous que moi aussi j'ai écrit un roman qui ferait sans doute un très bon film ?

Gribougnac : Ben voyons ! Je me disais aussi !

Tapar : Ah bon ? Elle est vraiment...

Gribougnac : Charmante ! Vous l'avez déjà dit. C'est un remake !

Tapar : Et il parle de quoi votre roman ?

Anaïs : C'est en quelque sorte une histoire d'amour entre un homme et une femme.

Tapar : Très bien.

Gribougnac : Sûr ! C'est très original !

Tapar : Et le titre ?

Anaïs : Laura et Marcel.

Tapar : Bien ! Bien !

Gribougnac (*à Tapar*) : Mais vous n'avez pas peur que les gens confondent avec « Edith et Marcel » ? Il faudra changer le titre.

Anaïs : C'est qui Edith ?

Gribougnac : Edith Piaf. Une vieille chanteuse d'autrefois...morte. Marcel aussi !

Anaïs : Tenez, j'ai le manuscrit (*elle le sort de sa sacoche et le tend à Tapar*).

Tapar : Vous pouvez me le laissez que je regarde ce que je peux faire ?

Anaïs : Hélas non ! C'est le seul qui me reste. Tous les autres sont chez les éditeurs.

Gribougnac : Oui ! Ils se battent pour obtenir l'exclusivité.

Anaïs : Jaloux !

Tapar : Passez me voir à Paris. Mon bureau est à Paris à côté des Champs Elysées.

Anaïs : Mais c'est loin !

Gribougnac : Mais vous savez que le train et le métro peuvent vous y mener. C'est une ville connue.

Tapar : Ah ! J'ai une idée. Accompagnez-moi jusqu'à l'hôtel où je me suis arrêté pour venir ici, et nous regarderons votre manuscrit tranquillement ensemble.

Gribougnac : Ben oui ! Pourquoi pas ? Et Hercule pendant ce temps-là ? Il dort sur le tapis ?

Anaïs : Vous êtes lourd monsieur Gribougnac ! (*A Tapar :*) J'accepte !

Tapar : Très bien. Au revoir monsieur Gribougnac. Je vous tiens au courant de l'avancement de notre projet. (*Il sort bras-dessus-bras-dessous avec Anaïs*)...

Scène 6

Gribougnac (*parlant tout seul*) : Mon Dieu ! « Souvent femme varie...et bien fol qui s'y fie »...comme disait...je ne sais plus qui ? De toute façon, la pauvre Anaïs, son histoire de Laura et Marcel, ça ne tient pas la route une seconde et pour peu que j'en ai lu, au niveau du style c'est très moyen. Plus que moyen ! Si elle imagine que Tapar va faire un film avec ça ! Il va vite avoir fait le tour de la jeune femme. Je les connais ces types là. Il va lui jouer le grand jeu, lui promettre monts et merveilles pour passer un moment en sa compagnie et au petit matin, Tapar sera parti et la pauvre gamine n'aura plus que ses yeux pour pleurer et y noyer ses illusions perdues. Pas mal dit ? Je devrais l'écrire. Ça peut resservir. (*Il marche dans la pièce en repensant à son après-midi...*) Tandis que moi, en une après-midi, je me retrouve avec deux contrats signés. Et en bonne et due forme. Bientôt mon nom en toutes lettres sur les affiches de cinéma et mes livres qui se vendront comme des petits pains. Des dédicaces par-ci, des interviews par là. Les jeunes lectrices me laisseront leur numéro de portable. On me demandera mon avis sur tout, même ce que je ne connais pas, je répondrais suivant mon humeur, je dirai du mal des autres écrivains, des hommes politiques, je donnerai mon avis sur la politique étrangère de la France, sur l'avenir de l'édition. J'accepterai que mon nom soit utilisé pour des œuvres caritatives. Je serai une sorte de Dieu vivant...Madame Gribougnac va être dans l'obligation de revoir son jugement. Adieu le mépris pour le petit écrivain de province. Bonjour le respect...voire l'admiration, sans borne. Je ne suis certes ni Balzac, ni Jean-Pierre Coffe, mais il va falloir compter avec moi...MADAME PAULETTE !!! (*A cet instant celle-ci fait son entrée...*)

Marie-Paule : Tu avais besoin de moi ? Tu m'appelais ?

Gribougnac : Non, non ! Que fais-tu là ?

Marie-Paule : Qu'est-ce que je fais là ? Je rentre chez moi. Figure-toi que ta belle-mère...

Gribougnac : Ta mère !

Marie-Paule : Oui, c'est pareil. Tu sais ce qu'elle m'a dit ?

Gribougnac : Je ne vais pas tarder à l'apprendre.

Marie-Paule : Eh bien qu'elle trouvait que je venais la voir trop souvent...

Gribougnac : Ben...

Marie-Paule : ...que une fois tous les quinze jours, voire tous les mois suffirait largement. Quelle ingratitude ! Me dire ça à moi, sa fille dévouée, qui a fait une croix définitive sur sa vie professionnelle pour ne pas abandonner sa mère à sa solitude. Et tout ça pour aller voir ses copines !!!

Gribougnac : Ou son copain ?

Marie-Paule : Maman ? Un copain ? A son âge ?

Gribougnac : Y'a pas d'âge, tu sais.

Marie-Paule : A propos d'âge. Je viens de croiser ta jeune conseillère en édition avec un monsieur bien plus âgé. Pourtant, à les voir, main dans la main, je pense que c'était son mari qui venait le chercher, sans doute ?

Gribougnac : Tout faux ! En fait ce monsieur est un producteur de cinéma qui est venu me voir...

Marie-Paule : Te voir ? Toi ? Quelle journée ! Et pourquoi est-il venu te voir ?

Gribougnac : Il désire faire un film à partir d'un de mes romans.

Marie-Paule : Tu plaisantes ? Un de tes romans ? C'est pas vrai ? Lequel ?

Gribougnac : « L'Arroux tourne ». Tu l'as sans doute lu ?

Marie-Paule : Y'a longtemps ! Mais ce n'est pas ce bouquin que ton éditeur avait mis un temps infini à écouler et qu'il n'avait pas voulu réimprimer ? C'est vrai que c'est le seul qui a été édité. Mais ne me dis pas que quelqu'un va faire un film à partir de ce truc-là.

Gribougnac : Eh bien, ne t'en déplaie, ce « truc-là » comme tu dis va devenir prochainement un film. Et en contrepartie, je vais toucher une somme rondelette.

Marie-Paule : Combien ?

Gribougnac : Ah ça ! Top secret. Tu verras. Mais c'est signé.

Marie-Paule : Il va en faire une tête ton éditeur !

Gribougnac : Eh bien, sache que cet éditeur, M.Pingré que tu as vu cet après-midi, fait la tête de quelqu'un qui est ravi, puisqu'il m'a proposé de rééditer ce livre à 2000 exemplaires...

Marie-Paule : Seulement ?

Gribougnac : C'est déjà pas mal. Avec réédition possible avec un bon pourcentage.

Marie-Paule : Mais il t'avait déjà dit ça il y a dix ans.

Gribougnac : Oui mais tu oublies que cette fois il y a le film. The film !

Marie-Paule : Non !!! Tu plaisantes. Tu me fais une farce.

Gribougnac : Et ce n'est pas tout. Pingré a même pris en plus une option sur mes autres livres passés et avenir. Pas beau ? C'est signé. Regarde ! (*il montre le contrat d'édition*).

Marie-Paule : Oh la la ! C'est incroyable ! C'est le début de la gloire !

Gribougnac : Le tout début. Il faut rester prudent.

Marie-Paule : Ah, je savais bien qu'au fond tu avais du talent, mon petit Pierrot.

Gribougnac : Au fond... Comme tu dis !

Marie-Paule : Chéri, tu es formidable. Nous allons être connus dans tout le quartier...

Gribougnac : Je ne l'ai pas fait pour ça.

Marie-Paule : Les gens vont m'envier, ta belle-mère va être fière de toi..

Gribougnac : Bof ! Ce n'est pas certain.

Marie-Paule : Oh si ! Elle t'adore ;

Gribournac : Ah bon ?

Marie-Paule : Dès demain je contacte un décorateur d'intérieur...

Gribournac : Pour qui ? Pour quoi ?

Marie-Paule : Bien...pour refaire l'intérieur de cette mesure (*elle montre la pièce*). Tu as vu ce que cela ressemble ici ? Un écrivain de ta trempe ne peut pas vivre décentement dans un cadre aussi...désuet. Tu mérites mieux ! Enfin !

Gribournac : Mais...

Marie-Paule : Et nous embaucherons un jardinier pour tondre la pelouse, c'est une honte depuis la rue. Quand la télévision viendra t'interviewer, tu comptes vraiment la recevoir dans ce cloaque ?

Gribournac : Tu exagères. Il faut aller doucement. J'ai signé des contrats, certes, mais l'argent n'est pas encore là. Tu sais qu'il faut du temps pour tourner un film, le monter et qu'il sorte. Quant aux droits d'auteur, ils ne sont versés que l'année d'après, au 30 avril ! Ne mettons pas la charrue avant les bœufs !

Marie-Paule : Tu n'auras qu'à demander une avance.

Gribournac : Une avance à Pingré. Tu rêves

Marie-Paule : Mais Balzac le faisait.

Gribournac : Balzac ? Pingré n'a jamais édité Balzac. Autrefois cela se faisait, mais les choses ont évolué.

Marie-Paule : Mon pauvre Pifi, tu ne changeras jamais. Même au moment où la fortune frappe à ta porte, tu te comportes comme un épicier de village ou un vieux paysan qui compte ses sous avant d'acheter une charrue. Allez, si tu m'emmenais au restaurant pour fêter ces bonnes nouvelles ?

Gribournac : Et qui va manger les haricots verts de Maman ?

Pour le texte en entier contacter l'auteur :

Coordonnées sur le site : www.jeancharlescougny.com

